

XYZ. La revue de la nouvelle

Crise du rail : un couple témoigne

Gaëtan Brulotte



Numéro 134, été 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88159ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Brulotte, G. (2018). Crise du rail : un couple témoigne. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (134), 64–68.

Crise du rail : un couple témoigne

Gaëtan Brulotte

En hommage à Annie Saumont

(1927-2017)

« ET PUIS NOUS ON. » « Nous quoi ? » demanda Nava à son mari Jacquot, le lendemain de leur équipée. « Vas-y, raconte au monsieur de *Libé*. » « Nous rien. On voulait juste aller prendre l'avion à Paris pour Lisbonne », a-t-il rapporté lorsque j'ai interviewé ce couple sympathique de voyageurs seniors sur l'état actuel des chemins de fer.

À ce qu'ils m'ont raconté, ils ont pris le train de Grenoble menant à l'aéroport Charles-de-Gaulle via Lyon, par petit TER d'abord, puis avec correspondance pour TGV à Lyon-Part-Dieu, parce que la société a jugé bon de supprimer la ligne directe Grenoble-CDG, laquelle fonctionnait pourtant très bien. « Il ne faut pas que les voyageurs s'habituent trop au confort », a dit Jacquot, persifleur, de sa voix un peu cassée de septuagénaire. Le quai n'était pas encore affiché quand ils sont arrivés en taxi. On l'annonce généralement vingt minutes avant le départ. Et on exige d'arriver au plus tard cinq minutes avant l'embarquement... mais on a installé des barrières de contrôle qui ralentissent le flot des voyageurs et on a eu l'autre bonne idée de déplacer les TER sur l'un des quais les plus éloignés du hall de gare : cette fois, c'était le F, comme dans *Folie*, a-t-on enfin annoncé avec un peu de retard, à peine dix minutes avant le départ. Les gens se sont alors précipités tous en même temps. Quand on n'a plus trente ans comme Nava et Jacquot, avec des valises lourdes, l'ascenseur s'impose. Or, il était en panne, comme souvent, ont-ils insisté. Ce qui veut dire devoir prendre l'escalier pour descendre au sous-sol, puis emprunter le long tunnel qui mène à la voie F où l'ascenseur cette fois fonctionnait — mais il était très sollicité, par la force des choses. Des dizaines de personnes cherchaient à le prendre, alors qu'il

ne peut en accepter que trois, quatre à la fois. Nos voyageurs ont bien perdu cinq minutes à attendre leur tour, un peu anxieux de rater leur train. « Quand on est parvenus enfin à l'embarquement, il a fallu courir vers notre voiture, qui était en tête, assez loin de l'arrivée de l'ascenseur. » La SNCF ne semble pas s'être rendu compte que la population générale vieillit et que peut-être ce serait un facteur à considérer dans la planification des trains. « Bande de... », a commenté Jacquot, énervé. « Suffit de... »

« À Lyon, la correspondance était ric-rac, une dizaine de minutes, vous imaginez ? » Mais heureusement leur TGV pour l'aéroport CDG en provenance de Milan était en retard de quarante-cinq minutes. Il leur a donc fallu attendre dans la chaleur étouffante de la Part-Dieu, où il n'y a pas assez de sièges. La composition du train affichée à l'avance sur le quai G aurait pu faire gagner du temps, mais elle avait été inversée par erreur, malheureusement, de sorte que Nava et Jacquot attendaient au repère du wagon 1, alors que c'est le 18 qui leur a fait face quand le TGV s'est arrêté pour l'embarquement. Le contrôleur les a aussitôt informés que le 1 se trouvait en fait à l'autre extrémité du train, qui était très long avec ses deux rames accolées, souci de rentabilité oblige. Nos aînés ont dû courir sur toute la longueur du train, la moitié des passagers croisant l'autre dans le chaos total, « à s'en battre la breloque », avant d'enfin arriver en nage et à bout de souffle à leur wagon de première classe. Pour constater qu'il n'y avait pas assez de place pour les bagages : un train qui transporte des voyageurs à destination de l'un des aéroports parmi les plus fréquentés du monde... On n'avait pas prévu.

La patience du couple a d'emblée été rudement mise à l'épreuve par un autre voyageur qui avait placé sa valise à plat dans le compartiment à bagages, occupant ainsi l'espace de trois valises. « Mettons que... » Le sang peut monter à la tête de quiconque devant tant de bêtise. « Comment, s'est impatienté Jacquot, comment peut-on être aussi égoïste ? Je n'en revenais pas. Regardez, a-t-il dit aux autres voyageurs 65

qui essayaient de passer. C'est-ti pas idiot, ça ? » « Et si vous laissez passer ? » lui a-t-on rétorqué. « Avec des *si* on mettrait Lutèce en amphore », a répondu Jacquot. « Je sais que je gêne le passage, mais regardez-moi ça. Les bagages, c'est pas ce qui manque quand on voyage. C'est à cause de... » Il fulminait en redressant la lourde valise mal placée pour se faire dire par une dame élégante que c'était la valise de sa vieille mère qui avait été mise ainsi par le porteur de la SNCF. Jacquot a alors redoublé de rage contre cet employé invisible qui s'était sans doute empressé de détalier après avoir touché son pourboire : « Putain de mes... il n'est même pas foutu de faire son job correctement. C'est tout ce qu'il a à faire, porter des valises. Non ? À moins que. Pendant qu'il. Histoire de. Allez savoir ! Pensons à. » Nava : « On n'a pas besoin d'un MBA pour comprendre qu'en temps de grand départ de vacances, il faut rationaliser le rangement des bagages, dont l'espace est déjà trop restreint. » À l'égoïsme s'ajoutait le je-m'en-foutisme au travail. Double faute aux yeux des deux voyageurs. Nava : « Je dis que cet employé devrait suivre un cours de savoir-vivre, de respect civique, ou perdre son emploi. Certains ne méritent pas d'avoir un poste stable, ce qui est un privilège de nos jours. » Mais le remplacement du bagage à la verticale n'a servi à rien en fait, c'était comme emplâtrer une jambe de bois, car les valises ainsi placées dépassaient dans l'allée et gênaient, ce que leur a fait remarquer abruptement une jeune handicapée à chignon et en robe jaune assise à proximité : elle avait besoin du passage libre pour aller aux toilettes dans son fauteuil roulant.

Nos aînés se sont alors résignés à laisser leurs trois valises sur le sol dans un espace vacant réservé aux handicapés. Or, la femme en jaune s'est empressée de leur signaler avec un air de reproche que c'était précisément pour les personnes comme elle. « Mais vous avez déjà votre place, lui répliqua Nava, et cet espace est disponible. » Jacquot a ajouté que ce n'était pas leur problème à eux, c'était celui de la SNCF qui n'avait pas prévu assez d'espace de bagages pour un train qui dessert un aéroport majeur. « Hissez-les dans

le compartiment du dessus ! » leur a lancé la jeune assise. « Mais ça pèse un âne mort », lui a répliqué Jacquot. « J'ai soixante-quinze ans, et nous avons tous les deux des problèmes de dos. » La handicapée leur a alors donné des indications pour disposer les valises de manière à libérer le passage. Mais au bout de l'essai, il restait encore trop de valises qui encombraient, alors un homme costaud dans la quarantaine avec des dents à rayer le parquet leur offrit d'en placer une, la plus petite, en hauteur. Il s'exécuta en maugréant qu'il allait s'éreinter à son tour. « Envoyez, c'est pesé », a lancé Jacquot se souvenant de son ancien travail dans l'import-export. « On s'en fait pas pour vous, vous êtes bien plus jeune et plus fort que nous. Moi, j'ai beau faire le poirier, ça change rien. Plus de muscles. » Nava : « Ils ont un doctorat en incompetence, les employés du chemin de fer. Ils se vantent de prendre leur retraite dorée à cinquante ans. Ils devraient plutôt la prendre à trente. » « Oui, ils ne servent à rien », a renchéri Jacquot, fâché. « Vous avez vu les toilettes ? Dignes du tiers-monde. Ils savent pisser dans un violon, c'est tout. » Du coup, Nava a invité son mari à se calmer, à modérer son langage.

« Il ne faut pas vous mettre dans cet état », a rétorqué à Jacquot la handicapée à la taille de porte-clés, « ça ne sert à rien. » Elle le gavait, alors qu'il était déjà hors de lui. Lui rappelait sa mère : T'avais qu'à, t'avais qu'à pas. Le soûlait. « On s'accroche aux branches, madame, on fait ce qu'on peut dans les circonstances, à la *one-again*. On peut pas changer de crémier ici. »

Aucun contrôleur n'a vérifié leurs billets pendant tout le trajet. « Ils me font penser à un vieux copain paresseux dont le métier officiel était porteur de projets », dit Jacquot en se bidonnant. « Y en a qui... La SNCF est remplie de porteurs de projets. »

Enfin, avec leur arrivée tardive à CDG, coiffés au poteau au dernier moment, ils ont raté leur avion, l'embarquement s'arrêtant une heure à l'avance. La société aérienne, qui avait de toute façon survendu ce vol direct, les a mis sur celui du lendemain pour Perpette-les-Olivettes 67

avec correspondance à Tataouine-les-Bains en Belgique et Pétaouchnok en Estonie, le tout entièrement à ses frais. C'est à ce moment que je les ai croisés pour ce reportage à vif.

Ayant reçu plusieurs plaintes pour cette ligne de TGV mal gérée, le service national s'étant substantiellement dégradé au fil des ans, la SNCF a décidé d'attaquer tous ses nombreux problèmes en y apportant la seule solution que ses administrateurs ultrapayés aient pu trouver: changer le nom du TGV en Ouigo, le *branding* réglant tout de nos jours. Oui, oui, inouï! Et pop!

Jacquot, quant à lui, suggère que la SNCF s'adapte plutôt à la réalité au lieu de l'enfouir sous les rails, et d'appeler le TGV le TPV: train à petite vitesse, voire mieux, en plus tendance, le ST, le *Slow Train*. « Ben quoi, c'est simple. Trou du fion. Jamais trop tard pour. »